L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureau—No. 73 rue [illegible] Charitres.

NOUVELLE-ORLEANS,
DIMANCHE MATIN, 14 MAI.

Athénée Louisianais.

Séance du 10 mai.

PRÉSIDENT, MR. LE DR ARMAND MERCIER.

M. le juge Houston, M. le général Beauregard : intérêt qu'ils prend aux questions de science, de littérature et d'art. Présents de MM. Cantrelle et Boucherean. Election de MM. Onésime de Bouchel et B. Laurent. Le journal de l'Athénée. La question du mercure. M. Fernand Armant. Le centenaire de Philadelphie. Un travail sur l'immigration par M. de la Bretonne. Causerie scientifique par M. le colonel Arsitide Gérard. Une œuvre de Girodet.

Les trois heures consacrées à la séance du 10 mai, sont si bien remplies que certainement elles n'ont para longues à personne.

M. le juge Houston, un des nos compatriotes distingués de race anglo-saxonne, honore de sa présence cette réunion qui lui offre une occasion d'entendre discuter dans une langue qui n'est pas la sienne et que pourtant il parle très bien. Son exemple, nous nous plaisons à l'espérer, aura des imitateurs.

Quelque serré que nous soyons dans le cadre où nous nous maintenons, nous répondrons ici à une demande qui nous arrive de différents points. "Les réunions ordinaires de l'Athénée ne sont pas publiques ; mais toute personne qui désire y assister, n'a qu'à se faire présenter par un des membres."

M. le général Beauregard, revenu de la campagne, exprime son regret de n'avoir pu assister à la séance précédente. Le secrétaire de l'Athénée, fidèle interprète de ses collègues, ne laissera pas passer cette occasion de manifester la gratitude de la société envers son illustre vice-président. Comme tous les militaires qui occupent une haute position dans l'estime du monde, à quelque nation qu'ils appartiennent, le Général apporte le plus vif intérêt à tout ce qui peut favoriser le progrès des sciences, des lettres et des arts. La part active qu'il prend aux discussions de notre société, ne peut qu'exciter chez les Louisianais indigènes ou de naturalisés, qui en font pas partie de l'Athénée, le désir de s'y agréger.

M. le Dr. Cantrelle, ne pouvant assister à la séance, a fait excuser par le Dr. Salomon Martin, et envoie, comme présent offert à l'Athénée, une pièce authentique remontant à l'année 1735. C'est un acte de désistement notarié à Malines, signé d'un nombre nombreux qu'enveloppent les arabesques d'un paraphe mirifique, d'une phraséologie antique et solennelle qui nous fait rire, nous hommes de 1876 qui avons tout adopté, tout, sauf la simplicité et la clarté. Ce modèle de style emphigouric, émaillé de locutions dangereuses telles que celle-ci—*Et si a-t accepté*,—provient sans doute des papiers de quelque ancêtre flamand émigré en Louisiane. On en était notre chère Louisiane à la date de ce grimoire jauni par le temps? elle commençait à utiliser le tabac ; on essayait d'élever les vers à soie, on entrevoyait déjà l'avenir du coton, mais la canne à sucre n'y avait pas encore été importée d'Espagnolie. Les Nouvelle-Orléans, faqée de dix-sept ans, contenait une population blanche environ de 2,000 âmes, et 3,300 personnes d'origine africaine.

Merci au Dr Cantrelle d'avoir procuré un moment de franche gaîté à ses collègues ; le rire de bon aloi appartient à l'hygiène physique et morale, en épanouissant l'âme il fait du bien au corps.

M. Louis de Boucherean, par l'entremise de M. le colonel Gérard, fait don à l'Athénée de ses brochures sur la culture de la canne à sucre et du riz en Louisiane ; ce dernier précieux où le lecteur trouve des renseignements très utiles, soit qu'il veille simplement s'instruire, ou qu'il cherche des matériaux pour préparer un travail spécial. L'assemblée vote des remercîments à M. Boucherean.

M. M. Onésime de Bouchel et M. B. Laurent sont élus à l'unanimité, le premier comme membre actif, le second comme membre correspondant.

M. Onésime de Bouchel est un jeune littérateur louisianais ; une de ses poésies a été récemment insérée en musique par M. Hubert Rolling, l'auteur bien connu de *l'Harmonie de la Nature*, de *l'Appel à Dieu*, etc. Ce nouveau collègue, on peut en être sûr, apportera au sein de l'Athénée et enthousiasme et cette ardeur du travail sans lesquels on ne fait jamais rien de bon.

"M. B. Laurent, jeune écrivain de New York, est plaisant tous les soirs un parfait *gentleman*, et de plus un artiste et un professeur de grand talent. C'est à son initiative que New York doit la fondation de l'Athénée Français. L'Athénée Louisianais peut lui louvrir ses portes comme à un membre qui se montrera digne de se trouver en si bon compagnie."

M. le Dr Turpin, au nom du comité chargé de préparer les bases d'un journal qui seront publiés les travaux de l'Athénée, propose les conclusions suivantes : "1° Adopter le modèle qui a été soumis à la Société, à savoir un in-quarto en huit pages sur deux colonnes, moitié *small pica*, moitié *mignonne* interligné. 2° Faire paraître le journal tous les deux mois, jusqu'à ce que l'Athénée ait les moyens mensuels de lui donner une périodicité plus fréquente."

Ces conclusions sont adoptées.

Le Secrétaire déclare que dans le cas où la liste des souscripteurs serait insuffisante à couvrir les frais du journal, la caisse peut mettre à son service le résultat de ses économies. Mais tout porte à croire qu'il ne sera pas nécessaire de toucher à cette réserve ; la feuille des abonnements, à peine ouverte, se couvre de noms, et notre honorable Président dont on ne saurait trop louer l'activité toute juvénile et l'infatigable esprit de prosélytisme, s'avance sûrement entouré d'une cohorte de vingt-cinq abonnés. Si les membres qui étaient absents hier et nos associés correspondants font, chacun de son côté, quelques efforts pour nous assurer deux ou trois souscripteurs, et certes c'est chose dont il n'est pas permis de douter, il s'écoulera peu de temps avant que le journal puisse paraître tous les mois.

Le prix de l'abonnement est fixé à quatre piastres par an.

Comme l'intérêt pécuniaire n'entre pour rien dans le but que l'Athénée se propose, on l'augmentera pas le prix de l'abonnement quand le journal paraîtra tous les mois.

Un comité de six membres présidera à la rédaction du journal. Ce comité espère qu'indépendamment des manuscrits lus aux séances, chaque collègue viendra en aide en lui communiquant le fruit de ses lectures, en lui fournissant de petits extraits, des notes, des renseignements, des statistiques, etc.

L'assemblée reprend la question du mercure trouvé, à l'état métallique, dans les couches alluviennes de la Louisiane. L'intérêt qui s'attache à ce fait, loin de diminuer, croît à chaque causerie qu'il provoque. Il est probable qu'en consultant les auteurs, on verrait que le mercure métallique se rencontre dans beaucoup de contrées formées par les dépôts des fleuves et des rivières. On a découvert de métal sur les bords de la Garonne, aux environs de Bordeaux, et récemment dans une vallée du Mexique dont les terrains bas doivent leur formation au travail des alluvions.

Entre autres questions, l'Athénée s'est posé celle-ci : "Les sauvages du Mississippi pouvaient-ils avoir chauffé et déposé sur les rivages de la Basse-Louisiane un métal treize fois et demie plus lourd que l'eau distillée ?"

Bien ! des expériences ont été faites, avant la dernière séance de l'Athénée, et répétées depuis, toutes donnant invariablement le même résultat, et l'on peut affirmer, dès à présent, que le mercure métallique flotte dans un vase que l'on a rempli d'eau prise dans le Mississippi. D'où il suit que rien n'est plus facile que de comprendre comment du vif-argent s'est trouvé déposé dans les couches argileuses de la Basse-Louisiane. D'autre part il est fort possible qu'il y ait été transporté à l'état de combinaison solide, et que des réactions chimiques l'aient mis en liberté dans l'argile où il a été trouvé ; mais cela ne détruit pas le fait que le mercure métallique flotte dans un verre que l'on remplit en le plongeant dans le Mississippi. Comment s'opère cette surnatation ? le métal divisé en gouttelettes plus ou moins ténèbres adhère à toutes sortes de débris organiques et peut-être minéraux, tels que des lamelles de mica, qui transporte le courant, ou même il repose tout simplement sur la couche superficielle et grasse du liquide, et voyagé comme un aérostat dans l'atmosphère.

M. le Dr Havs, qui s'était chargé d'étudier au microscope la nature des débris auxquels s'attache le mercure flottant, a trouvé que ce sont des corps appartenant au règne végétal. Cependant Mr. Thomassy, dans son savant ouvrage sur la géologie et l'hydrologie de la Louisiane, a signalé dans un sable du Mississippi des parcelles de mica que leur apporte la Rivière Rouge. S'est-il trompé? de nouvelles recherches lui donneront-elles raison ? c'est ce que décidera l'avenir.

Après avoir prise connaissance d'une lettre de M. Fernaud Armant, les membres de l'Athénée décident que M. le Président les convoquera en séance extraordinaire pour entendre la lecture du drame "Les Patriotes", composé par ce jeune louisianais à l'occasion du centenaire des Etats-Unis.

L'assemblée adopte la proposition faite par le Dr Havs, que l'Athénée Louisianais déclare hautement sa satisfaction à l'occasion du Centenaire de Philadelphie, dans lequel il voit un des plus beaux résultats de l'affranchissement de l'esprit humain et une nouvelle étape vers la fraternisation des peuples.

Le secrétaire lit un travail de M. de la Bretonne sur l'"immigration en Louisiane". L'assemblée reçoit avec reconnaissance les renseignements que l'auteur lui envoie sur un sujet qui touche à l'existence même du pays, et lui vote des remercîments.

M. le colonel Aristide Gérard lit une "Causerie scientifique sur les dangers relatifs à la navigation et sur les moyens de les prévenir." C'est une étude beaucoup trop importante pour que nous nous permettions d'en parler dans le peu de lignes que nous pouvons encore tracer ici ; nous y reviendrons.

Il est tard, l'assemblée ne peut aujourd'hui de constater qu'après deux heures et demie de séance, l'assemblée n'en a pas moins écouté, avec une attention soutenue, cette causerie toute d'actualité et écrite avec une compétence qui fait le plus grand honneur à M. Aristide Gérard.

Une agréable surprise termine la soirée : M. Olivier Carrère enlève l'enveloppe qui couchait une belle académie attribuée à Girodet, et où les yeux familiarisés avec les œuvres de ce maître reconnaissent, en effet, les caractères distinctifs de son dessin et de son coloris.

Le secrétaire,
ALFRED MERCIER.

PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS.

THÉATRE ITALIEN.

AÏDA.

Grand opéra en quatre actes
Musique de VERDI.

Si, au point de vue politique, social et financier, on peut adresser quelques critiques au vice-roi d'Egypte, il est incontestable que, comme artiste, ce souverain est digne d'admiration.

En effet, quelle idée noble et charmante à la fois, de faire revivre, au son d'une musique inspirée, les origines nationales et de se donner ainsi, à soi-même Pharaon moderne, le spectacle grandiose du passé que les Pharaons d'il y a six mille ans ont, par un vif sentiment du beau, rendu si curieux et si gigantesque !

Voilà ce que le vice-roi a eu le goût d'inaugurer et d'exécuter en commandant un opéra, dont le sujet devait être tiré de l'histoire d'Egypte ; la musique, composée par Verdi et la mise en scène, dirigée par l'illustre savant Mariette-Bey.

Donc, c'est à cette fantaisie royale, puissent les maîtres des nations avoir toujours des caprices aussi intelligents !—que nous devons *Aïda*, jouée ce soir à Paris, au Théâtre-Italien, après une trop longue attente, puisque depuis décembre 1871, en Egypte, et depuis février 1872, en Italie, cet opéra a pu être applaudi.

Aïda, de Verdi, a deux mérites qu'il faut préciser tout d'abord et auxquels, en ce temps de rapetissement artistique, on doit être plus sensible que jamais ; c'est une œuvre conçue avec respect et avec foi : elle donne la sensation de ce qu'on raille si souvent et bien à tort : "le grand art."

Après l'audition de quatre actes et la vue du spectacle, on emporte une impression analogue à celle que produit le Musée égyptien du Louvre, avec ses sphinx de granit rose, ses colosses bizarres, ses statues pleines de rudesse, ses déesses à tête de lionne, et ses animaux en bronze.

On comprend qu'on a été en face d'une civilisation spéciale, saisissante ; qu'on a entr'aperçu cette terre des pyramides et des sépulcres fastueux dont, suivant la belle expression de Bossuet, "les souverains jouissaient rarement."

Monsieur Verdi—et pourquoi ne supprimerions-nous pas "Mo sieur" ?—l'auteur de *Rigoletto*, de la *Traviata*, d'*Ernani* et d'*Aïda* a dû avoir à l'apothéose, de ton vivant ;—Verdi a subi l'influence de ce milieu dans lequel son imagination a vécu en composant la partition d'*Aïda* : son imagination s'est élargie, élevée, le dirais-voi, lontiers épurée de toute banalité ; peut-être le maître a-t-il poussé l'austérité un peu loin et a-t-il un peu trop refroidi la fougue de son tempérament ; mais comme il a su se garder cependant d'une roideur affectée et pédante, il faut louer encore le musicien de ne pas avoir, comme un néophyte, péché par excès de zèle.

En cherchant la fusion de l'école germanique et de l'école italienne, Verdi s'est suffisamment souvenu du précepte de Pharaon Amasis qui avait coutume de répéter à ses amis : "Ne tenez pas un arc toujours bandé. Il se rompirait. De même, l'homme ne doit pas être toujours appliqué à des choses trop sérieuses."

Dans la sévérité de la conception n'a pas exclu le charme et l'émotion.

L'introduction dénote dès l'abord ce caractère éclectique de l'opéra.

Elle est tendre, délicieuse. Elle est comme un appel plaintif auquel répondra l'adieu suprême qui termine le dernier acte.

C'est une éloquente préparation au drame touchant qui va se dérouler sur la scène.

Le drame est indiqué dès le premier tableau ; il y a deux ressorts d'intérêt : d'un côté, la rivalité d'une noble femme, Amneris la fille du roi, qui toutes deux aiment un jeune capitaine des gardes, Radamès ; de l'autre, la passion de Radamès pour Aïda, passion qui lui fera plus tard trahir sa patrie et hériter la mort.

Mais nous ne nous bornerons pas à ce résumé du livret, et nous en suivrons pas à pas les scènes, car il nous semble que le lecteur désire d'autant plus connaître quelque la pantomime de chanteurs italiens indiqué suffisamment les incidents de l'action.

Il est vrai que plus d'un chanteur français prononce de telle façon qu'on n'est pas beaucoup plus au courant des *libretti* écrits dans notre langue.

Donc, quand la toile se lève, le théâtre représente une salle du palais du roi à Memphis : Memphis, la ville des rois, fondée pour contrebalancer Thèbes, la ville des prêtres.

Ramfis, le grand-prêtre, se rencontre dans cette salle avec le *capitano della guardia*, comme on dit à Ventadour.

Ramfis annonce à Radamès que l'Ethiopien a encore déclaré la guerre.

C'était une habitude chez les rois éthiopiens, qui voulaient établir leur suprématie sur l'Egypte, et l'histoire de ce pays relate nombre de ces invasions.

Le général Radamès, à qui l'armée égyptienne, mais le nom du guerrier choisi n'est pas encore connu.

Radamès, resté seul, souhaite d'être ce guerrier, car il désire mériter Aïda que ses exploits.

La romance dans laquelle le jeune capitaine exprime son amour pour Aïda est d'un charme et des corps appartenant au règne végétal. Cependant Mr. Thomassy, dans son savant ouvrage sur la géologie et l'hydrologie de la Louisiane, a signalé dans un sable du Mississippi des parcelles de mica que leur apporte la Rivière Rouge. S'est-il trompé? de nouvelles recherches lui donneront-elles raison ? c'est ce que décidera l'avenir.

Après avoir pris connaissance d'une lettre de M. Fernaud Armant, les membres de l'Athénée décident que M. le Président les convoquera en séance extraordinaire pour entendre la lecture du drame "Les Patriotes", composé par ce jeune louisianais à l'occasion du centenaire des Etats-Unis.

L'assemblée adopte la proposition faite par le Dr Hava, que l'Athénée Louisianais déclare hautement sa satisfaction à l'occasion du Centenaire de Philadelphie, dans lequel il voit un des plus beaux résultats de l'affranchissement de l'esprit humain et une nouvelle étape vers la fraternisation des peuples.

Le secrétaire lit un travail de M. de la Bretonne sur l'"immigration en Louisiane". L'assemblée reçoit avec reconnaissance les renseignements que l'auteur lui envoie sur un sujet qui touche à l'existence même du pays, et lui vote des remercîments.

M. le colonel Aristide Gérard lit une "Causerie scientifique sur les dangers relatifs à la navigation et sur les moyens de les prévenir." C'est une étude beaucoup trop importante pour que nous nous permettions d'en parler dans le peu de lignes que nous pouvons encore tracer ici ; nous y reviendrons.

Il est tard, l'assemblée ne peut aujourd'hui de constater qu'après deux heures et demie de séance, l'assemblée n'en a pas moins écouté, avec une attention soutenue, cette causerie toute d'actualité et écrite avec une compétence qui fait le plus grand honneur à M. Aristide Gérard.

Amneris est seule sur la scène, les prêtres sont dans la prison de Radamès, lequel se tait ; on entend donc seulement leurs voix terribles, et ce lointain accroît encore la grandeur de l'effet.

Dans l'article—à sensation—qu'il écrivit du Caire, sur la représentation d'*Aïda*, —cet article est reproduit dans son livre si intéressant intitulé *Notes de Musique*,—le critique musical des *Débats*, M. Ernest Reyer, a comparé cette scène au *Miserere* du *Trouvère*. Il n'est pas de comparaison plus juste et plus heureuse.

"Après une telle intensité d'émotion, il était difficile de tenir encore le public en haleine. Verdi y a réussi dans son célèbre duo "*Morir si pura e bella.*"

Le souterrain où l'on a enfermé Radamès est muré de toutes parts ; il est devenu un tombeau pour le guerrier. Aïda s'était glissée dans le souterrain avant que la dernière pierre fut scellée, et elle réclame ainsi la mort. Au-dessus des deux amants, les prêtresses chantent et dansent. Radamès essaie, en vain, de soulever la pierre de son sépulcre ; les malheureux tombent bientôt épuisés, et leur vie s'exhale dans un suaverment. Cette fin est saisissante ; on croirait entendre le bruissement d'ailes de *Immortelle* gagnant *l'Immortalité*, le lieu où les Esprits prétendaient qu'on faisait la *pesée des âmes*.

HENRI DE LA POMMERAYE.

(France.)

FEUILLETON.

LES ASHANTEES

PAR B. AUBEY.

ODYSSÉE D'UNE ANGLAISE.

VI—Suite.

—Où donc est-il ? fit avec un geste de joie et de crainte à la fois la pauvre Arabella.

—Il est retourné à Cape Coast.

—Dieu soit loué, fit Arabella en se levant, maintenant nous allons tâcher d'y retourner aussi.

Un nuage passa sur le front de Jenny. Cela ne faisait plus son compte, car si le capitaine de miss Arabella allait à Cape Coast, son lieutenant, à elle, restait à Elmina, et son lieutenant lui plaisait beaucoup. Il venait d'être si charmant et si tendre !

Cependant l'idée de retourner à Cape Coast lui souriait beaucoup. Mais comment faire ? Par mer, les communications étaient devenues rares, et il était, d'ailleurs, assez difficile d'admettre trois dames,—car Arabella avait emmené avec elle deux de ses compagnes,—dans le canot de service.

On pouvait gagner Cape Coast en suivant la côte. C'est un trajet d'environ six milles, et qu'on peut faire en une journée.

Miss Arabella s'en ouvrit au lieutenant Griffith ; celui-ci, après informations, lui répondit que cela ne serait pas plus difficile que la côte, bien que protégée par les forts de l'Abbaye et Napoléon, n'était pas très sûre ; que ces forts empêchaient bien les nègres rebelles de circuler en plein jour, mais qu'ils ne pouvaient empêcher de rôder quelques petites bandes hostiles, composées même de certains Fantis, mécontents de la cession d'Elmina aux Anglais et de la soumission du plus grand nombre de leurs tribus qu'ils traitaient de lâches.

Malgré tout, miss Arabella persistant à partir, Griffith, qui prévoyait, lui aussi, devoir retourner bientôt à Cape Coast, lui dit de choisir une bonne escorte, et consentit à lui donner quatre hommes de son équipe, lesquels devaient rejoindre son chef à Cape Coast pour les besoins de leur service. Ils iraient donc par le littoral, au lieu d'aller par mer.

Le difficile était de trouver quatre ou cinq nègres sûrs pour accompagner les dames. On s'adressa au commandant du fort, qui fit venir un vieux Fanti, établi depuis longtemps à Elmina et qui y jouissait de la plus assez bonne réputation. On lui demanda des guides pour conduire la caravane à Cape Coast Castle, et il promit d'en donner quatre très sûrs.

Il fut donc halte sous un grand mahogany, et l'on se mit en devoir de déjeuner. On était environ à deux milles de la côte et presque sous le feu du fort de l'Abbaye, ce qui donnait une grande tranquillité aux voyageurs.

On s'asseyait sous les arbres et l'on commença à étaler les provisions. Les soldats déposèrent leurs fusils et se mirent à manger. Le fait m'amusaient beaucoup à considérer les singes qui, par troupes, sautaient d'arbre en arbre, en poussant des cris aigus. Ce spectacle, que miss Arabella et ses compagnonnes contemplaient pour la première fois, les intéressait fortement. Aussi ne s'étaient-ils pas aperçus que, pendant que trois de leurs nègres s'étaient couchés non loin d'elles, en croquant des bananes, Wamba avait disparu.

Seule, Anienibé semblait inquiète. Elle regardait autour d'elle comme pour sonder les profondeurs de ce bois impénétrable ; elle dressait l'oreille ; il lui semblait entendre des bruissements suspects.

Tout à coup, les trois nègres qui étaient couchés se levèrent brusquement, saisirent sur les fusils des soldats sans défiance, les saisirent et s'enfuirent à toutes jambes à environ cent pas, dans le sentier qu'on s'était frayé pour arriver en cet endroit. Les deux hommes de leur tour pour les poursuivre, mais, à l'instant même, une dizaine de nègres, conduits par Wamba, arrivèrent par le lit du ruisseau, armés de haches et de couteaux, ce sorte que nos malheureux voyageurs étaient littéralement cernés.

Les nègres de l'escorte n'avaient enlevé les fusils que pour empêcher qu'un seul coup fut tiré. Cela eut soit, en effet, à donner l'alarme au fort de l'Abbaye, et à amener les soldats anglais au secours de ceux qu'on voulait enlever.

Toute résistance était impossible. Wamba menaçait de mort quiconque élèverait la voix, et il brandissait, autour de sa tête, son fusil qu'il tenait par le canon, montrant ainsi qu'il se servirait de la crosse comme d'une massue contre celui ou celle qui crierait.

Miss Arabella s'était levée, frissonnante à la vue des nègres surgissant tout à coup ; elle était debout, l'œil en feu, pâlotte de colère que de terreur. Elle ne pouvait croire encore à une trahison aussi épouvantable. Jenny, anéantie, appelait mentalement bien secours son cavalier lieutenant Griffith ; quant à Joshua, il était tombé à genoux, et il invoquait d'une voix éteinte les secours du Dieu d'Israël et de Jacob. Il se sentait perdu. Anienibé, rétrogrie derrière Arabella, avait l'air d'attendre la mort.

Cependant les quatre soldats, désarmés, mais non vaincus, se précipitèrent sur les trois nègres qui étaient devant eux, pour leur reprendre leurs fusils ; mais en poursuivant ceux-ci, ils s'écartèrent du groupe qui avait besoin de leurs secours et laissaient les femmes sans défense. Tout coup, pipsit contre les malheureuses créatures et se conduite des soldats, en cette circonstance semblait les rendre complices de ce guet-apens.

Il n'en était rien, cependant ; ils n'avaient pas vu les dix nègres, débouchant par le lit du Sweet ; ils croyaient n'avoir affaire qu'à trois traîtres, et ils les poursuivirent, pour leur reprendre leurs armes, avec une extrême ardeur, jusque sur la lisière du bois. Et ceux-ci firent front, et, couchant en joue les malheureux soldats désarmés, les contraignirent à s'arrêter, d'abord, et ensuite à se réfugier dans les buissons pour échapper aux balles dont ils étaient menacés.

Ces quatre pauvres diables, après s'être mis hors de portée des nègres, cherchèrent à rejoindre miss Arabella et sa suite, mais ils avaient perdu leur chemin et ils allèrent par mer.

Le difficile était de trouver quatre ou cinq nègres sûrs pour accompagner les dames. On s'adressa au commandant du fort, qui fit venir un vieux Fanti, établi depuis longtemps à Elmina et qui y jouissait de la plus assez bonne réputation. On lui demanda des guides pour conduire la caravane à Cape Coast Castle, et il promit d'en donner quatre très sûrs.

Il fut donc halte sous un grand mahogany, et l'on se mit en devoir de déjeuner. On était environ à deux milles de la côte et presque sous le feu du fort de l'Abbaye, ce qui donnait une grande tranquillité aux voyageurs.

On s'asseyait sous les arbres et l'on commença à étaler les provisions. Les soldats déposèrent leurs fusils et se mirent à manger. Le fait m'amusaient beaucoup à considérer les singes qui, par troupes, sautaient d'arbre en arbre, en poussant des cris aigus. Ce spectacle, que miss Arabella et ses compagnonnes contemplaient pour la première fois, les intéressait fortement. Aussi ne s'étaient-ils pas aperçus que, pendant que trois de leurs nègres s'étaient couchés non loin d'elles, en croquant des bananes, Wamba avait disparu.

Seule, Anienibé semblait inquiète. Elle regardait autour d'elle comme pour sonder les profondeurs de ce bois impénétrable ; elle dressait l'oreille ; il lui semblait entendre des bruissements suspects.

Tout à coup, les trois nègres qui étaient couchés se levèrent brusquement, saisirent sur les fusils des soldats sans défiance, les saisirent et s'enfuirent à toutes jambes à environ cent pas, dans le sentier qu'on s'était frayé pour arriver en cet endroit. Les deux hommes de leur tour pour les poursuivre, mais, à l'instant même, une dizaine de nègres, conduits par Wamba, arrivèrent par le lit du ruisseau, armés de haches et de couteaux, ce sorte que nos malheureux voyageurs étaient littéralement cernés.

Les nègres de l'escorte n'avaient enlevé les fusils que pour empêcher qu'un seul coup fut tiré. Cela eut soit, en effet, à donner l'alarme au fort de l'Abbaye, et à amener les soldats anglais au secours de ceux qu'on voulait enlever.

Toute résistance était impossible. Wamba menaçait de mort quiconque élèverait la voix, et il brandissait, autour de sa tête, son fusil qu'il tenait par le canon, montrant ainsi qu'il se servirait de la crosse comme d'une massue contre celui ou celle qui crierait.

Miss Arabella s'était levée, frissonnante à la vue des nègres surgissant tout à coup ; elle était debout, l'œil en feu, pâlotte de colère que de terreur. Elle ne pouvait croire encore à une trahison aussi épouvantable. Jenny, anéantie, appelait mentalement bien secours son cavalier lieutenant Griffith ; quant à Joshua, il était tombé à genoux, et il invoquait d'une voix éteinte les secours du Dieu d'Israël et de Jacob. Il se sentait perdu. Anienibé, rétrogrie derrière Arabella, avait l'air d'attendre la mort.

Cependant les quatre soldats, désarmés, mais non vaincus, se précipitèrent sur les trois nègres qui étaient devant eux, pour leur reprendre leurs fusils ; mais en poursuivant ceux-ci, ils s'écartèrent du groupe qui avait besoin de leurs secours et laissaient les femmes sans défense. Tout coup, pipsit contre les malheureuses créatures et se conduite des soldats, en cette circonstance semblait les rendre complices de ce guet-apens.

Il n'en était rien, cependant ; ils n'avaient pas vu les dix nègres, débouchant par le lit du Sweet ; ils croyaient n'avoir affaire qu'à trois traîtres, et ils les pour-

(*A continuer.*)

Au Public.

Les soldats de la guerre du Mexique répondirent à l'appel de leur pays ; ils combattirent, moururent, et ils ne reparurent plus. Leur conduite prouva qu'ils n'avaient pas dégénéré, qu'ils étaient dignes de leurs ancêtres. Le gouvernement américain donna la paix à ce pays conquis ; ils revinrent, rendirent à une nation délivrée le droit de se gouverner elle-même, et de rendre, pour toute récompense, pour toute indemnité, que les droits des citoyens américains fussent respectés à l'étranger comme chez eux.

Les Etats-Unis achèterent de la France une partie du territoire, qui, bien qu'il appartînt à la race espagnole depuis plus de deux siècles, était peu habité et peu productif.

C'est donc aux soldats américains de la guerre du Mexique que sont dûes la reconnaissance des Etats-Unis pour les pays étendus, la conquisition de l'Orégon, de la Californie et du Nouveau Mexique.

La plupart des soldats de Taylor et de Scott sont morts. Les survivants ne sauraient être soupçonnés de chercher des avantages plus que dans des faits glorieux que la reconnaissance nationale a déjà récompensés ; ces faits ne pourraient guère, d'ailleurs, cominer les grandes questions du jour.

A qui donc appartiendrait-il de rappeler aux citoyens de la consistance l'origine de nos libertés et de notre nationalité !

Mais par ces considérations, les vétérans lui alaniste associés de la guerre du Mexique invite le peuple de l'Etat à célébrer le centenaire à la Nile Orléans ; ils croient

Qu'il est très important de signaler à la jeunesse, aux citoyens qui ont émigrés ou dont les ancêtres immédiats sont venus s'établir aux Etats-Unis a une époque de paix et de prospérité, les immenses progrès qui en découlent. Il leur sera utile, il sera utile à d'autres, de conserver, comme les Hébreux, le souvenir des souffrances que leurs ancêtres ont endurées en traversant les révolutions pour arriver à la liberté.

Qu'une très petite partie du peuple est à même de se rendre à Philadelphie, à cause de la distance et des frais.

La célébration, si elle avait lieu ici, démontrerait à toute la population la valeur de l'Union ; elle ferait apprécier vivement ceux qui ont su la bâtir et maintenir cette Union. Les citoyens auraient plus de respect pour le trésor dont ils ont hérité et qu'ils doivent s'appliquer à conserver. Il serait même à désirer que tous les Américains, le même jour et à la même heure, effrissent leurs remercîments à Dieu, et le prient de continuer à protéger le pays aussi longtemps que la Nation Américaine le méritera.

Capitaine WM. TENBRINK, président.
Capitaine JOHN FERCELL, 1er vice-président.
Capitaine J. E. BOEHLELL, 2e vice-président.
Soldat J. BENJ. CHANDLER, secrétaire.
Capitaine J. M. VANDEGRIFF, trésorier.
Sergent J. W. DEMAREST, marshal.

Comité exécutif du Louisiana Associated Veterans of the Mexican War, au No 58 de la rue Sainte-Marie, Nouvelle-Orléans.

12 mai—1er

BULLETIN FINANCIER.

Samedi soir, 13 mai 1876.

Comptoir d'Echanges (Clearing House) de la Nouvelle-Orléans.

	Echanges.	Balances
13 Mai.....	803,644 15	111,882 85
Jusqu'ici cette semaine.....	$941,843 94	$139,170 52
Total à la semaine dernière	6,000,254 19	1,480,671 13
Total de la semaine précéd.	6,957,937 93	811,024 75

Nous devons à l'obligeance de M. I. N. Maynard, directeur du New Orleans Clearing House, le rapport suivant sur l'état des banques associées, à la clôture des affaires du Vendredi, 5 mai 1876 :

Ressources :	
Espèces.....	$419,030 72
Currency.....	4,968,844 23
Balance au Clearing House.	803,644 15
Chèques sur d'autres banques et banquiers de la ville.....	14,608 48
Change américain et étranger	4,017,501 28
Dû par des banques et des banquiers éloignés.....	483,757 50
Prêts et escomptes.....	9,172,395 56
Autres actifs comptant.....	4,013,944 76
	$23,983,727 08
Passif :	
Dépôts.....	$ 876,388 50
Dépôts.....	14,137,718 72
Dû à des banques et banquiers éloignés	1,031,568 37
Autres passifs comptant.....	590,267 29
	$16,637,937 79

Augmentation.	Diminution.
Espèces..... $150,000	—
Currency..... 90,000	—
Prêts..... —	105,000
Dépôts..... —	20,000

Nous comptons maintenant les excellentes billets à—à 8 pour cent par an ; les Nos. 1, à 10 à 12 ; les Nos 2 à 15 et 18. Le papier hypothécaire de premier ordre est toujours à 9 à 10 pour cent par an ; celui de second ordre est entièrement nominal.

L'or a ouvert à 112 7/8 à 113 1/8 contre 112 3/8 à New-York ; il n'a pas manqué d'acheteurs et a fermé à 112 3/4 à 113 contre les taux d'ouverture à New York. On a vendu, en tout, $67,000, dont $3000 à 113 5/8, $10,000 à 113 3/4, $16,000 à 113 13/16, $8000 à 113 7/8, $5000, $3000 et $10,000 à 113 et $7000 à 113 1/8. Aucune vente d'argent n'a été annoncée.

Les demi-piastres américaines ont été cotées entièrement nominales. Les courtiers ne se sont pas montrés disposés à acheter de forte montante. Les piastres mexicaines ont été cotées à 90, or.

Il s'est fait peu de chose dans le change étranger, qui n'a pas varié. Les opérations de sterling comprennent 2000 livres clear No 1, 5000 do et connaissement, 2000 clear No 1, à 547, 3000 clear No 1 à 547 1/2, 2000 de banque à 551. Dans les francs, 100,000, en change de commerce, à—60,000 et 100,000 à 4.01 1/4.

A la clôture, les traites sterling étaient cotées à 546 à 547 le connaissement et le clear No. 1, — à 551 les traites des banques, — à 551 1/2 le taux des banques aux comptoirs ; les francs, 4.—à 4.01 1/2 ; les traites de commerce et nominales celles des banques.

Le change à vue sur New-York a été rare, en demande et ferme. Les transactions embrassent $80,000 et 100,000 de banque. Nous cotons :

Low Lugs.....	5 1/4@ 6
Month's Good Lugs.....	6 1/2@ 7 1/4
Low Leaf.....	8 1/4@ 9 1/2
Medium.....	10 @ 11 1/2
Good	12 @ 13
Fine	13 1/2@ 15
Selections.....	15 1/2@ 16
Africans.....	16 1/2@—

Reçu depuis hier soir 641 boucauts. Pas d'exportation. Stock en mains, 11,462 boucauts.

Bourse des Marchands. A une élection tenue ce jour, pour choisir un remplaçant de M. J. W. Newman démissionnaire, M. Julius Vairin a été choisi comme vice-président de la dite Bourse.

SUCRE—Reçu, ce matin, 75 boucauts. Commun 7 1/4 à 7 3/4 ; fair, 8 ; good fair, 8 1/4 ; common 7 1/4 à 7 3/4 ; fair, 8 ; good fair, 8 1/4 ; fully fair, 8 1/2 ; prime, 8 3/4 ; jaune clarifié 9 1/2 à 9 3/4 ; blanc clarifié 10 à 10 1/2. Le stock sous les hangars est de 3350 boucauts.

MÉLASSE—Reçu ce matin, 4 barils. Common recruite, 30c le gallon ; de prime à strictly prime fermentable 48 à 45c.

FARINE—Vendu, 5,400 barils aux prix suivants : Double extra $4.25 à $4.40 le baril ; low treble extra $4.50 à $4.75 ; good treble $5.25 ; good treble extra $5.50 ; choice treble extra $6 ; choice treble extra $6 à $6.65 ; choice extra $6.75 à $7.50.

Nous cotons : Common, $3.12 1/2 le baril Fine, $3.25 à $3.50 ; superfine, $3.62 1/2 à $4 ; double extra, $4.25 à $4.50 ; low treble $4.62 1/2 à $5 ; good do $5.25 à $5.50 ; choice do $5.75 à $6 ; choice extra, $6.25 à $6.75 ; choix de famille $7 à $7.75.

GRAINS—Reçu, ce matin, 1 chargement de maïs, 6 boucauts de farine